

Nimrod

**L'or
des rivières**

récits

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Revenant au pays comme chaque année pour visiter sa mère, Nimrod emprunte aux premières lueurs de l'aube les ruelles ocre de son quartier d'antan. Par-delà les années la vieille dame n'a pas bougé, et pour son fils exilé, voyageur lettré de passage en ce monde dont elle préserve l'intemporelle réalité, un sentiment soudain se précise : "C'est ma mère qui invente ce pays. Comme j'ai mis longtemps pour formuler cette idée. Elle est si simple pourtant. Dépouillé depuis toujours de la moindre de mes richesses, surtout lorsque j'ai eu dix-neuf ans – qui est l'âge de la guerre civile –, le pays ne cesse de me piller. Ma mère incarne ce dénuement. Aux poètes tchadiens – présents et à venir – je dédie cette parcelle de nudité que même la fraîcheur matinale dédaigne désormais. Il faut beaucoup d'imagination pour lui trouver un attribut maternel. C'est mon rôle à moi qui suis poète. Ma mère invente le Tchad."

A partir de ce subtil hommage, Nimrod déploie, dans une succession de tableaux, des récits dans lesquels il réenchante les bonheurs passés, évoque les rares moments de partage avec son père, grand absent de sa vie, et revient aux origines de son tempérament contemplatif, comme si dans l'enfance il percevait déjà l'inévitable départ et dès lors s'efforçait de préserver en lui un refuge aux dimensions de l'univers : la poésie est fille de mémoire.

"DOMAINE FRANÇAIS"

NIMROD

Nimrod a publié quatre romans aux éditions Actes Sud, un document pour la jeunesse et un essai littéraire. Son oeuvre poétique est publiée aux éditions Obsidiane.

DU MÊME AUTEUR

- PIERRE, POUSSIÈRE*, poèmes, Obsidiane, 1989.
PASSAGE À L'INFINI, poèmes, Obsidiane, 1999.
LES JAMBES D'ALICE, roman, Actes Sud, 2001.
TOMBEAU DE LÉOPOLD SÉDAR SENGHOR, essai,
Le Temps qu'il fait, 2003.
EN SAISON, suivi de *PIERRE, POUSSIÈRE*, poèmes,
Obsidiane, 2004.
LE DÉPART, récit, Actes Sud, 2005.
LÉOPOLD SÉDAR SENGHOR, essai cosigné avec Armand
Guibert, Seghers, "Poètes d'aujourd'hui", 2006.
LE BAL DES PRINCES, roman, Actes Sud, 2008.
LA NOUVELLE CHOSE FRANÇAISE, essais, Actes Sud, 2008.
ROSA PARKS, roman, Actes Sud-Junior, 2008.
BABEL, BABYLONE, poèmes, Obsidiane, 2010.

© ACTES SUD, 2010
ISBN 978-2-330-00834-5

NIMROD

L'Or des rivières

récits

ACTES SUD

Extrait de la publication

à ma mère
Tabitha Soimakang

Cependant qu'avais-je appris jusqu'alors avec tant de fatigue ? Rien de certain parmi les anciens, rien de beau parmi les modernes. Le passé et le présent sont deux statues : l'une a été retirée toute mutilée du débris des âges ; l'autre n'a pas encore reçu sa perfection de l'avenir.

CHATEAUBRIAND

LES RÊVES DE MA MÈRE

Le soir, mes pas me portent vers la maison de ma mère. Je prononce ce mot avec révérence. Il appartient au registre du sacré ou à l'effusion toute personnelle du poète qui, à défaut d'avoir fait fortune, a trouvé dans la métaphore une richesse capable de supplanter, ne serait-ce que pendant un quart d'heure, une opulence que rien ni personne ne saurait lui ravir. Je sais cela de science certaine. Mon cœur s'enorgueillit ; mon corps le vérifie par de douces réactions de joie. Je regarde le monde avec assurance ; avec bonté ; je le regarde dans sa beauté, et c'est cela qui fait ma différence en ce bas monde – du moins, à N'Djamena, sinon à Chagoua, le quartier où j'ai élu domicile depuis quarante ans, en dépit de l'exil. Un quartier où je ne vis que quelques jours par an et où la plupart des gens ignorent qui je suis. Je suis l'étranger capital : cela se voit à mes manières... Ma personne, elle, fait sourire sous cape, je n'en tiens pas compte, car la beauté – si éparse dans

ce paysage de sécheresse – me rassure. On la méconnaît familièrement, cette beauté. Les murs de pisé, telles des émotions déployées par des termites, lequel de mes bons rieurs saura les attacher à la politesse qui suinte d'un coin de ciel, même quand la fraîcheur se refuse le matin, en avril, à trente-huit degrés ? Et pourtant ces murs-là – la transparence en moins – sont pour moi comme des paravents japonais. Car, la canicule, lourde, opaque, aveugle, est à venir. Pour l'instant, si l'on tend bien l'oreille, on entendrait voler les pigeons et aussi les anges. Il est encore temps de rêver de tendresse.

J'ai connu des maisons maternelles successives. L'une des toutes premières, celle qui m'est le plus chère au cœur, se trouvait dans le quartier même, à cinq cents mètres de là. Elle n'avait que deux pièces. J'avais dix ans ; Royès, ma petite sœur, sept. Elle était fraîche, spacieuse et maman était une jeune femme qui portait quelquefois des tee-shirts. Elle était particulièrement belle dans l'un d'eux, de couleur sombre. Une photo en noir et blanc prise en 1967 la montrait gaulée, agui-cheuse. Elle souriait à peine, se méfiait de l'objectif photographique. Il n'empêche : je la trouvais adorable. Cette image, tel un buste posé sur une commode, se dressait toujours en moi avec une fierté peu commune. Le visage de maman était parfait. Ses scarifications étaient de style baguirmien. Elles descendaient jusqu'à son menton, lacérant ses

joues de sillons si réguliers que j'en étais muet d'admiration. Plus tard, je saurais qu'elle était ma déesse d'Ifé. Enfant déjà, je caressais cette tête incomparable ; mes doigts vérifiaient inlassablement ses sillons. Dans mon souvenir, la photo ainsi que quelques autres étaient attachées à cette "première" maison. Elle était le bonheur à l'état pur. Ses murs étaient couverts de mes dessins. Ce n'étaient pas des fresques ; j'ai raté ma vocation de peintre avant que de savoir ce que ce terme recouvrait. Giotto, Delacroix et tant de maîtres africains (les Massas moulouis, du Tchad, les femmes ndébélés, d'Afrique du Sud, etc.) ont habillé les parois de mon cœur comme le crépuscule avec ses chatoiements. Je me suis fait peintre des mots à défaut de l'être des couleurs. Les maisons maternelles flamboient en moi. Elles seront toujours des maisons de terre. C'est ainsi que je les ressens, c'est ainsi qu'elles me contentent, c'est ainsi qu'elles sont heureuses, et moi avec elles.

Plus tard, en Picardie, lorsque je découvrirais les maisons en torchis, quel ne fut pas mon trouble. Cette identité d'argile qui me bouleversait tant, le mur sablé que mes craies de couleur rayaient à la moindre tentative de dessin étaient donc la mère universelle des hommes. Sans le savoir, j'œuvrais à même son corps. Mais c'était un geste de souillon. Tous mes amis, eux, sont devenus des gens bien : ils ont bâti des maisons en dur. Ils se sont hissés au-dessus de la glaise, ils ont

échappé à la boue. En un sens, c'est heureux – c'est même méritoire. D'un autre point de vue, ils ont rompu à jamais avec le déclencheur des frissons, et je les plains. J'ai toujours la sensation que, lorsque l'on coule le béton, tout cesse de respirer. De toute façon, il n'y avait pas que les maisons qui ne respiraient plus de nos jours ; il y avait aussi les corps – notre corps d'adultes, devenu ferme ou raffermi, affirmatif ou hermétique. En outre, l'urbanité avait gagné notre quartier, comblant les mares, les marais, les terrains vagues, les herbes folles, les acacias parasols, les euphorbes, les termitières et cette terre elle-même, rebelle entre toutes, impropre à la maçonnerie, qu'on avait su acclimater à force d'apport en sable et gravier extraits de carrières lointaines.

C'est alors que ma mère a bâti sa deuxième maison, celle où je vis depuis quarante ans. C'est d'elle que j'ai initié tous les départs. Le plus beau cadeau qu'elle m'y ait offert, c'est la liberté. Elle ne s'illustre, pour ainsi dire, grandeur nature que lorsque je contemple la Voie lactée. Ma mère n'a peut-être jamais su ce que je lui dois ; en tout cas, je ne lui en ai pas fait l'aveu. A-t-elle éventuellement surpris quelque trace d'une étoile sur ma rétine ? J'en doute. Dans cette cour rectangulaire d'une maison elle aussi rectangulaire, je me laissais volontiers aller à mes sensations. Elle en était la spectatrice ; seulement, la pudeur l'empêchera toujours d'en témoigner,

de même que ces lignes que je trace ici : elles lui seront à jamais inconnues. Je comptais sur sa pudeur comme cette natte d'enfance, quand je la déroulais à l'heure bleue où les étoiles s'allumaient pour les confidences. C'était quelques heures plus tard que se déployait la Voie lactée. Elle était unique vue de la cour maternelle. J'ai testé tous les autres points d'observation : en Côte-d'Ivoire, France, Etats-Unis, Italie, Hollande, Allemagne, Maroc, aucun ne le vaut. Ici, la Voie lactée dérivait en géant. Je n'ai été surpris qu'une fois : en Finlande, au solstice d'été. Le ciel était si bas, la nuit si claire, la Voie lactée si étourdissante de grandeur et de beauté que j'en avais pleuré. Ce fut renversant, à tous les sens du terme.

Quand le crépuscule s'annonce, je rends visite à ma mère. C'est tout ce que l'exilé que je suis peut accomplir au cours de ses brefs séjours. Telle est la politesse que je rends à moi-même. Un temple tout à la fois humble et impérieux exige de moi cette ferveur. C'est une religion littéraire. Elle sied aux cœurs lyriques – et le crépuscule est un phénomène lyrique. Elle sied aux orgueilleux qui ont les poches vides. Je reviens dans la maison maternelle, je reviens comme un mendiant, à pied, sans voiture. Des amis viennent me saluer. Ils garent leurs autos à ma porte. Je pourrais les mettre à contribution, mais je veux être seul avec ma mère, seul avec le crépuscule. J'ai rendez-vous avec

deux sortes de sacré : ma mère, les vêpres. Déjà, à l'âge de sept ans, c'est ce que j'essayais de dessiner sur les murs. Il y avait un âne, un dromadaire, une cuvette, un palmier doum et plusieurs palmiers cocotiers. De ces derniers, j'en étais fou. Ce n'était pourtant pas une espèce tchadienne. Je l'avais croqué à partir de mon livre de lecture. J'aimais ses palmes lascives, j'aimais la courbure de sa tige. Je savais vaguement qu'elle se penchait vers l'océan, mais l'immensité liquide et salée défiait à l'époque mon imagination, moi ce fils du grand fleuve.

J'avais commencé par dessiner le palmier comme si je m'efforçais de cerner les contours de l'inconnu, ceux d'un au-delà de l'horizon, tant il est vrai que le Tchad est tout à la fois un océan de savane, de sable, de ciel. La terre, la matière plate et herbeuse m'était beaucoup plus familière : les murs de la maison maternelle en portaient témoignage. Je les barbouillais, heureux comme le cancre de Jacques Prévert. Avec la même innocence, je traverserais bien des mers, bien des océans. Sur les murs de ma maison d'enfance, je ne savais même pas que je me racontais Abidjan. Manquaient seulement son soleil d'étuve, sa splendeur vieillotte, ses nuages taciturnes sur les wharfs à Port-Bouët ou à Grand-Bassam. Manquaient les senteurs marines de Vridi, l'air cristallin de Deux-Plateaux en juillet lorsque les palmes étincelaient tels les *Charmes* de Paul Valéry. C'est en un tel pays